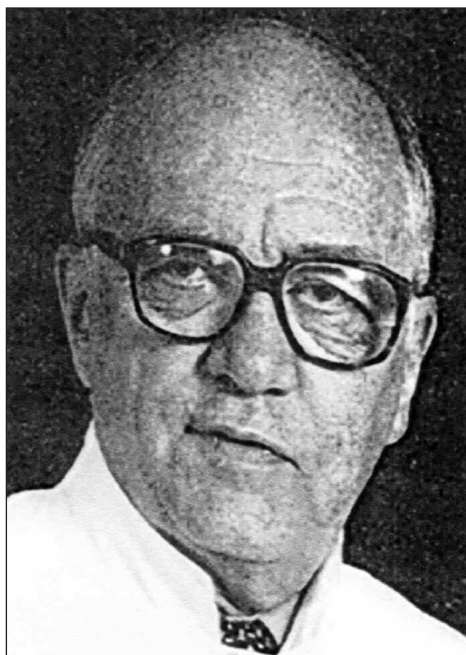


# Hommage à Philippe Vichard (1931 - 2008)

par Jean-Louis RIBARDIÈRE \*\*



Le 24 mai 1674, au vingt-septième jour d'un bombardement infernal commandé par Vauban, déluge de 20 000 boulets effondrant inexorablement par pans entiers remparts et maisons, Besançon se rendait à Louis XIV. La ville avait été la capitale de l'ancienne Séquanie, placée par Rome sous la coupe de la Germanie du sud, plus tard incluse dans la Lotharingie lors du partage du traité de Verdun, puis soumise aux Habsbourg, avant de tomber sous la domination espagnole. Pourtant, quelle que fût sa dépendance, la province avait toujours su défendre ses libertés politiques particulières, au point qu'on lui donna le nom de "La Comté Franche". Aujourd'hui Besançon demeure l'héritière de cette longue histoire. Un peu recroquevillée sur elle-même, au centre d'un cercle fait de sept collines qui naturellement la protègent, tandis que sa forteresse, œuvre de Vauban, la toise, ses rues sont souvent étroites, pour bon nombre d'entre elles devenues piétonnières. Certaines, dans le

quartier Granvelle, sont bordées d'anciennes maisons d'architecture espagnole, paraissant un peu insolites dans une cité aux hivers souvent rudes. L'aspect de cette ville de l'est est rigoureux, même un peu sévère, ce qui n'empêche pas les visages de ses habitants d'être souriants, et la vie qu'on y devine riche et intense. À partir de la fin de 1793, chassés de chez eux en raison de leurs opinions jugées révolutionnaires, un nombre progressivement croissant d'horlogers suisses vinrent se réfugier à Besançon, exode qui

---

\* Comité de lecture du 21 mars 2009.

\*\* 54, rue Bourdignon, 94100 Saint-Maur-des-Fossés.

se poursuivra au long du XIX<sup>ème</sup> siècle. D'abord mal accueillis, ils furent finalement adoptés. La ville devint alors le symbole de la mesure du temps. Elle en garde à ce jour soigneusement la mémoire. Rigueur, courage, ténacité se mêlant à la chaleur humaine et à l'amour passionné de la vie, ce sont les qualités propres à cette ville qui expliquent pourquoi Philippe Vichard accueillera un jour avec bonheur la mission qui vient de lui être confiée : l'essor de la chirurgie à Besançon.

Laxou est un ancien et modeste village blotti aux portes de Nancy, maintenant intégré à la ville, ayant appartenu aux Ducs de Lorraine jusqu'à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle. Il connut bien des malheurs au cours de son histoire : épidémies de peste, pillages de la soldatesque. Il n'en demeure pas moins un pays de vignes, de carrières et de blanchisseries en raison du nombre de ses sources, richesses que symbolisent les emblèmes portés par son blason. C'est dans ce lieu que le 26 mars 1931 Gertrude Roussel, épouse Vichard, met au monde un fils qu'on prénomma Philippe. Cette jeune femme, fort belle d'après tous les témoignages de l'époque, élève de l'école des beaux-arts de Nancy, fut disciple puis amie de Victor Prouvé, le peintre lorrain de la joie de vivre, qui traça d'ailleurs le portrait de son élève. Fils de médecin généraliste exerçant à Granges-sur-Vologne, village des Vosges où Charlemagne aurait fait construire des granges pour servir à la chasse, le père de Philippe, Gaston, était alors interne en chirurgie à Nancy. Au grand regret de son épouse attachée à la vie culturelle de la capitale lorraine, il décida de partir trois ans plus tard pour Vesoul, afin d'y exercer la chirurgie à l'hôpital, et à la clinique Saint-Martin, où il assurera de surcroît la fonction d'accoucheur.

Dès sa petite enfance, puis tout au long de son existence, Philippe va s'attacher à la maison que son grand-père paternel possédait à Bleurville, petit village à ce jour de 359 habitants, situé dans le département des Vosges, et appartenant au Pays dit des Trois Provinces que sont la Lorraine, la Champagne et la Franche-Comté. Bleurville est connu des paléontologues pour abriter un site néolithique, qui a livré des outils en pierre taillée, vieux de 10 000 ans. La guerre de 30 ans a épouvantablement outragé le village. Seules demeurent quelques maisons traditionnelles, abritant encore des cheminées de cuisine monumentales, ou offrant au regard des linteaux de style Renaissance. La scolarité du jeune Vichard se déroule à Vesoul au Lycée Gêrome, Jean-Léon de son prénom, né dans cette ville en 1824, peintre et sculpteur emblématique du Second Empire au style parfois considéré comme pompier. Les études de Philippe sont brillantes, comme il sied de qualifier habituellement la période scolaire dans les éloges. En classe de quatrième, il se fait le rédacteur en chef d'un petit journal humoristique, du genre de ceux que nous avons également souvent rédigés au même âge, et qu'il avait baptisé, faisant déjà montre d'une certaine ambition, *Le Périclès*. Malheureusement le journal fut un jour intercepté par monsieur Haury, le professeur de lettres, qui ajouta à ce geste les sanctions habituelles. Lors de la vacance des cours, pour ne pas se retrouver en permanence, situation que nous avons également bien connue, Philippe se rendait avec quelques camarades au palais de justice tout proche du lycée, pour y suivre les audiences par curiosité. C'est ainsi qu'il prit conscience, bien précocement, de la méchanceté humaine. À la fête annuelle du lycée, en 1947, la classe de première interprète *Le Médecin malgré lui*. Philippe joue magnifiquement le rôle de Géronte, en compagnie d'une de ses deux sœurs, Claude, figurant aussi fort gracieusement Lucinde. Les jeunes acteurs étaient superbement costumés, ainsi qu'en témoigne une photo de l'époque. Le futur chirurgien possédait déjà le sens de la comédie humaine, indispensable à la réussite de toute carrière, fût-elle médicale !

Après l'obtention du baccalauréat, Philippe Vichard fit le choix de devenir chirurgien, non par tradition, comme cela se produit parfois dans certaines familles, bien qu'il eût montré une très grande admiration pour la carrière de son père, mais parce qu'il pensait profondément être né pour un tel engagement. En 1948 il débute ses études médicales à Nancy, où ses parcours universitaire et hospitalier vont être remarquables. Interne à l'âge de 22 ans, chef de clinique à 27, assistant des hôpitaux à 29, sa formation chirurgicale se déroule chez Pierre Chalnot, patron bien entouré, à la réputation solide, et qui dirigeait un service de chirurgie générale, de ceux que nous avons tous connus à une époque qui nous semble maintenant un peu lointaine. On y traitait les affections de toutes natures avec, en vérité, plus ou moins de bonheur, surtout pour les malades. L'atout de ce genre de service était pour les jeunes chirurgiens de leur permettre d'affronter tous les problèmes qui se présentaient à eux, sans crainte, bien que parfois non sans reproche. Philippe Vichard, dont l'intention première a toujours été de devenir chirurgien orthopédiste, a su retirer les avantages d'une telle formation pluridisciplinaire dont il fera usage dans ses engagements ultérieurs. Chez René Chalnot il côtoie un collègue brillant, Jacques Michon, plus âgé que lui, qui fut l'un des précurseurs de la nouvelle chirurgie de la main, en partie grâce à ses relations d'abord avec Robert Merle d'Aubigné, puis celles de Daniel Morel-Fatio, et d'autres encore. Bien guidé et soutenu, Philippe Vichard va être nommé le plus jeune agrégé de chirurgie générale, à l'âge de 30 ans.

Durant sa formation, le jeune chirurgien avait rencontré lors d'un dîner amical une petite mais jolie jeune femme, France Sauvin, surnommée Toty depuis sa prime enfance, vraisemblablement à l'initiative de sa nounou. C'est d'ailleurs ainsi qu'on la désigne encore à ce jour. Originaire du Jura, fille de meunier, ancienne élève talentueuse de l'école des Arts Décoratifs de Paris, elle séduisit Philippe qui décide de l'épouser en 1957. Mais pour ce faire il doit s'y reprendre à deux fois. En se rendant en voiture à l'église choisie pour la cérémonie, dans le Jura, probablement très impatient de prononcer le oui sacramentel devant le prêtre, il se précipita dans un ravin planté d'acacias. On dut faire appel à un collègue chirurgien pour fermer ses nombreuses plaies. Cet accident de voiture ne surprit qu'à moitié l'entourage du prétendant, en raison de son mode habituel de conduite. La future mariée dut quitter sa robe de cérémonie, copie de celle de Natacha dans *Le Général Dourakine*, et recevoir seule les deux cents invités présents. La bénédiction put fort heureusement être remise à la semaine suivante. De cette union pour le moins fracassante naîtront quatre enfants, deux garçons et deux filles, qui deviendront avocat, architecte, notaire, aucun d'entre eux n'ayant hérité du gène de la médecine.

Nous sommes en 1968, année où les jeunes utopistes inconséquents ont imité les baleines, en s'échouant sur les plages qu'ils ont cru pouvoir découvrir sous les pavés. Cette période va d'ailleurs considérablement irriter Philippe Vichard. C'est alors que le futur patron quitte Nancy pour Besançon, dont l'ancienne école de médecine était devenue faculté en 1966. La création d'un service d'orthopédie va lui être confiée, non par cooptation, mais en raison de la qualité du projet qu'il présenta, et à la détermination qu'il sut montrer pour en être digne. L'installation se fait à l'hôpital Saint-Jacques, dont l'appellation remonte aux temps médiévaux des pèlerinages pour Rome et Saint-Jacques de Compostelle, alors que l'initiative de la construction des locaux encore utilisés en 1968, revient à Louis XIV. En 1969, Philippe Vichard conduit la réalisation de son service d'orthopédie avec l'autorité et la fermeté dans le commandement qui lui seront reconnues tout au long de sa carrière, sans omettre la création des structures de rééducation fonctionnelle indispensables en complément de ses interventions chirurgicales. Il sera juste-

ment récompensé de ce travail considérable lorsqu'on lui attribuera en 1971 la chaire d'orthopédie et de traumatologie.

Lors de son arrivée à Besançon en 1968, le couple Vichard, qui possède en commun le goût de l'histoire et du beau, emménage rue Ernest Renan. Il y avait remarqué une très ancienne maison construite en pierre dès son origine, dans une voie connue jadis sous le nom du Clos de l'archevêché, et qui a résisté au terrible incendie des 29 et 30 juin 1452. L'embrasement entraîna la destruction d'une grande partie de la ville alors bâtie essentiellement en bois. Epargnée par le feu, la future habitation des Vichard, est assez remarquable pour être citée dans l'ouvrage de référence de Charles Follen, architecte américain né en Pennsylvanie en 1847 et élève d'Honoré Daumet. La demeure à laquelle on accède en passant sous un large porche, puis en traversant une majestueuse cour intérieure un peu sévère, est précédée d'un escalier de pierre datant du XVIII<sup>ème</sup> siècle recouvert d'un toit qui lui est propre, suivant la mode de la région. L'origine de la matière utilisée pour la construction de la maison a été retrouvée lors d'une restauration des murs extérieurs. On la nomme pierre de Chaillut, de source locale, d'aspect subtilement marbré jaune et bleu. La redécouverte de cette pierre fit d'ailleurs des adeptes dans le voisinage. L'intérieur du logis peut sembler sombre, mais restitue une intimité et une chaleur de vivre perçues dès qu'on y pénètre. Les plafonds, datant probablement d'avant l'incendie d'après l'ouvrage de Follen, sont certes bas, fait de poutres si anciennes que certaines ont dû être étayées. C'est dans ce cadre d'une grande richesse en histoire, un peu secrète, subtilement décorée par Toty, que va se dérouler la vie si active de Philippe Vichard entouré de sa famille.

Nous ne sommes pas, à cet instant et malgré le lieu, dans l'atmosphère véritablement adaptée à la description détaillée des ambitions et travaux chirurgicaux de celui que nous honorons. Certes, Philippe Vichard était passionné par l'ensemble de la discipline qu'il avait choisie. Cependant certains aspects de celle-ci ont fixé plus particulièrement son intérêt. Aussi les évoquerons-nous à grands traits seulement. Il en va ainsi du traitement minutieux des fractures du poignet qui, parfois un peu négligées dans l'urgence, peuvent laisser d'incommodes séquelles. La prise en charge complète des fractures ouvertes des membres avec pertes de substance dont le recouvrement immédiat par greffon musculaire libre ou pédiculé lui apparaissait indispensable. De façon récente, Philippe Vichard mit au point une technique d'enclouage rétrograde, c'est-à-dire en partant du genou, des ruptures de la diaphyse fémorale à sa partie basse. Il faut ici rappeler son engagement ancien dans la chirurgie avancée de la main, que nous avons déjà évoqué, art essentiel pour restituer aux victimes de blessures graves de cet organe, les fonctions qui ont fait le propre de l'évolution humaine. Philippe Vichard fut d'ailleurs Président de la Société de la chirurgie de la main en l'an 2000.

Mais l'originalité de notre collègue ne réside pas uniquement dans les adaptations techniques, mais repose également sur un concept, originaire il est vrai de l'Europe de l'Est, plus précisément de Zagreb, qu'il a repris avec foi et acharnement. Il s'agit du traitement dans un centre unique des grands polytraumatisés de la voie publique, et maintenant hélas des attentats. De tels ensembles pluridisciplinaires doivent être en mesure de déceler et traiter toutes les pathologies traumatiques. Nous retrouvons ici le concept de la chirurgie générale, qui permet à l'opérateur de faire face à tous les défis. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Philippe Vichard était un féroce adversaire de la spécialisation précoce des futurs chirurgiens. Cette idée de centres de traumatologie, d'abord

accueillie avec scepticisme, est maintenant admise dans de nombreux pays. Le patron du service de traumatologie de Besançon la défendra jusqu'à la fin de ses jours.

Toutes les activités que nous venons d'évoquer se déroulaient à Besançon dans un important centre hospitalier qui deviendra CHU. Le service est remarquablement organisé, sous la poigne de fer d'un chef intransigeant, parfois considéré par certains comme tyrannique, en proie à de violentes colères au point qu'un jour il expulsa de salle d'opération un anesthésiste qui parlait trop bruyamment à son goût. Heureux temps où le chirurgien était encore le seul maître à bord de ce qu'il considérait comme son empire. Il s'excusera d'ailleurs après coup de son comportement, montrant par-là son absence totale de méchanceté. À l'opposé il lui arrivait pour marquer son bonheur d'avoir parfaitement conclu une opération difficile, de chanter à tue-tête le *Veni Creator* dans le bloc opératoire. Il ne manqua pas de transmettre son savoir et son expérience à ses élèves, qu'il a formés avec la rigueur de son esprit d'analyse, la parfaite logique de ses choix thérapeutiques, tout en les enrichissant de son immense culture. Parmi ces héritiers figurent le professeur Michel Merle, qui reprendra le flambeau de la chirurgie de la main au Luxembourg et à Nancy, et le professeur Yves Tropet, successeur de son patron au CHU de Besançon. Philippe Vichard aimait viscéralement l'hôpital en raison de sa mission sociale et pour son rôle de formation des futurs médecins. C'est la raison pour laquelle la désorganisation croissante de son milieu professionnel, en particulier du fait de l'emprise excessive de l'administration sur le corps médical, le révoltait si souvent. Il prenait sa revanche au Conseil national des universités, où il fut président de la sous-section d'orthopédie, où ses interventions à la fois fermes et rigoureuses, parvenaient à faire basculer les décisions en faveur de sa discipline. Débordant d'énergie, ambitieux dans la qualité du travail, dominateur, il ne se fit pas que des amis dans le cadre de son exercice, ce qui est le propre des fortes personnalités. Colette ne disait-elle pas "lorsqu'on a du caractère, il est en général mauvais". La richesse de cette vie professionnelle a heureusement laissé des traces remarquables au travers de plus de trois cents publications scientifiques.

L'autre passion de Philippe Vichard, après la chirurgie orthopédique, était l'histoire sous toutes ses formes. Celle de la médecine en premier lieu. Notre Société, dont il était membre du Conseil d'administration, est la mieux placée pour en témoigner. Rappelons-nous ses exposés brillants et ses publications dans la revue *Histoire des Sciences Médicales*, portant par exemple sur "La centralisation universitaire napoléonienne en médecine et ses conséquences", "l'Hôpital Comtois entre conquête et révolution", et bien d'autres encore qu'il serait fastidieux de citer. Il faut cependant ajouter à ces évocations, les biographies de Jean-François Reybaud, chirurgien franc-comtois du canton d'Arinthod, qui réalisa en 1843 la première résection d'un cancer du côlon avec anastomose bout à bout, et suivie de guérison, et celle, plus affinée, de Pierre-Adrien Pâris, architecte et dessinateur de Louis XVI, intéressé à la mise en œuvre de structures hospitalières nouvelles pour l'époque.

Philippe Vichard fréquentait d'autres lieux prestigieux pour exprimer son savoir, comme l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon et de Franche-Comté, instaurée en 1752 par lettres patentes de Louis XV. Cette institution, dont notre collègue fut président de 2006 à 2008, s'honora d'avoir accueilli des noms prestigieux, tels Victor Hugo, Charles Nodier, Charles de Montalembert. Enfin parmi toutes les sociétés savantes dont il était membre, rappelons, en toute modestie, l'Académie de médecine, et celle

de chirurgie qu'il présida en 2008. Les politiques ont couronné cette belle carrière en remettant à Philippe Vichard la croix d'officier de l'Ordre du mérite.

Les éloges, surtout lorsqu'ils concernent un être récemment disparu, ont presque toujours pour objet essentiel de vanter ses qualités et mérites réels ou supposés, tout en cherchant à atténuer la douleur de ceux qui l'ont aimé ou simplement entouré. Ainsi la perfection serait donc de ce monde ? Convention sociale souvent froide et impersonnelle, voire simple exercice de style. Les hommes, quelle que soit la hauteur de leur position dans la société, ne valent que par ce qu'ils portent en réalité au fond d'eux-mêmes, recherche souvent délicate à entreprendre pour le laudateur. Philippe Vichard était un passionné, aimant la vie avec fougue. Fervent catholique, à l'instar de ses parents, l'esprit religieux était dans sa nature. Certains de ses amis américains ont prétendu, à tort, qu'il était disciple de Teilhard de Chardin, et l'ont même conduit, croyant lui plaire, sur la tombe du philosophe, au cimetière Saint-Andrews dans la vallée de l'Hudson. Notre collègue était trop respectueux de l'Église pour avoir suivi Teilhard de Chardin, sauf peut-être dans son amour pour les combats soutenant les causes justes, et son idée de phylum dans la biologie. Il était joyeux, enthousiaste, riant volontiers avec sa famille ou ses amis auxquels il se plaisait à faire le récit détaillé des grandes batailles de l'histoire qu'il avait étudiées avec passion. Son style oral et écrit était remarquable par le choix des mots, la construction des phrases, traduction de la parfaite organisation de sa pensée. Il utilisait parfois cette facilité du langage pour tracer des portraits trempés d'acide des hommes qu'il n'aimait pas. Dans l'existence d'un personnage reconnu tel que lui, les occasions de s'exprimer ainsi ne manquent pas. Et pourtant Philippe ignorait la méchanceté. Bien au contraire, ses nombreux amis ont souvent pu témoigner de ses qualités de cœur et de l'aide qu'il avait su leur apporter. Je pense que le nouveau président de notre Société, le professeur Louis-Paul Fischer, si proche de l'homme que nous honorons, ne saurait me contredire.

Ses distractions, car il savait lui aussi en jouir, étaient plutôt culturelles, voire intellectuelles. Pour justifier son choix de vie il aimait rapporter le mot de Winston Churchill qui, interrogé sur le secret de son dynamisme, répondit "no sport". Une de ses originalités, parmi d'autres, était d'avoir réuni une collection de soixante-dix faitages en zinc ou en plomb de clochers d'églises remisés dans un vaste local de sa maison. Dans la résidence secondaire familiale, ancien presbytère situé à Moncey dans la vallée de l'Ognon proche de Besançon, il refusait de se charger de l'entretien du jardin, tout en vantant la perfection de celui de son voisin. Il préférait s'isoler dans sa bibliothèque, aménagée dans les combles, où il lisait avant tout des traités de chirurgie, mais aussi d'histoire. Homme à la page, fasciné par l'évolution des choses, il pouvait aussi passer des heures devant son ordinateur. Philippe Vichard était en réalité un épicurien. Le dessin de sa bouche laissait d'ailleurs deviner une certaine sensualité. Gourmet, lors de ses déplacements de loisir, il transportait très souvent le Gault et Milhaud sous son bras.

Mais sa véritable originalité se trouvait dans son goût pour les voyages en bateau, non pas sur mer, mais au fil des canaux et des fleuves. Il partageait cette passion avec sa famille ou ses amis, pilotant lui-même les embarcations qu'il choisira de plus en plus volumineuses avec l'expérience au cours du temps. Son plaisir était de glisser sur l'eau en silence, laissant défiler prairies, champs et bosquets sans déranger la vie de la nature. De temps à autre il immobilisait le vaisseau, appelait ses passagers à se réunir autour de lui pour l'écouter décrire le paysage. Alors, il ouvrait un livre soigneusement choisi par lui, et lisait à haute voix une page d'histoire ou un poème afin de mieux graver l'instant

dans les mémoires. Au passage des écluses, en vrai commandant, il distribuait un rôle à chacun. Son épouse Toty n'était pas en reste, qui devait descendre à terre pour s'affairer à l'arrimage du bateau. On nommait Philippe "le baron de l'écluse", allusion imagée à Jean Gabin. Il suivra ainsi le cours des plus grands fleuves, comme le Danube, l'Elbe, la Néva et bien d'autres encore. Enfin, comment doté d'une telle sensibilité, n'aurait-il pas eu connaissance de l'art d'être grand-père avec ses cinq petits-enfants ?

En janvier 2008, Philippe Vichard devient le président de l'Académie nationale de chirurgie, consécration qu'il avait dû attendre en silence. Dès les premiers moments de son mandat, le nouveau président fit montre de courtoisie avec son entourage. Nulle volonté de domination ou de commandement, mais à l'inverse le souci de la concertation. Nos objectifs et notre vision étaient manifestement identiques sur tous les sujets, ce qui rendit nos relations très faciles et même agréables. Contraint par les événements personnels qui se préparaient déjà à notre insu, il confia sans arrière-pensée la barre de l'Académie à son secrétaire général, ce pour quoi je lui voue une humble reconnaissance. Un mercredi de mars, avant la séance, il demande à s'entretenir avec son Secrétaire général, mais cela en toute discrétion. Il m'annonce qu'il va devoir subir une intervention chirurgicale. Il entre dans la description de celle-ci avec calme, contrôle de soi et une telle pudeur qu'on devine son souhait, avant toute chose, de ne pas inquiéter son entourage. Malheureusement le véritable objet de l'opération ne peut échapper à son interlocuteur, dont le métier était de prendre en charge de telles difficultés.

Depuis longtemps son objectif, aboutissement symbolique de sa carrière, était d'organiser et de présider une réunion traitant de la question des centres de traumatologie, et ceci dans le cadre du Medec, le 30 mai, à la porte de Versailles. Plusieurs étrangers de renom devaient y participer. Le président Vichard me confie le nom de celui qui pourrait le remplacer dans son rôle, en cas d'impérieuse nécessité. L'opération chirurgicale a lieu le 18 avril. Dans un premier temps, les suites de cet acte sont suffisamment simples, pour que Philippe honore son engagement à la porte de Versailles. Pourtant, à la fin de la réunion qui fut un succès, les traits de son visage dévoilent, hélas, ce que l'on pouvait redouter. Au terme d'une longue et insupportable épreuve, soutenue sans nulle défaillance par sa fidèle Toty, et durant laquelle il fait montre encore et toujours de courage, discrétion et dignité, Philippe Vichard nous quitte le samedi 12 juillet. Après une cérémonie émouvante en l'église Saint-Pierre de Besançon, il reposera, selon ses vœux, au cimetière de Bleurville, ce village tant chéri depuis son enfance. Le président de l'Académie de chirurgie venait d'être injustement privé de la traditionnelle consécration que devait lui offrir la séance solennelle du 21 janvier de cette année 2009. Son Dieu veillait sur Philippe Vichard. Craignant sans doute qu'on ne reconnût pas sur terre les mérites de son serviteur à leur juste valeur, peut-être, en le rappelant prématurément, a-t-il voulu s'en charger lui-même ?

